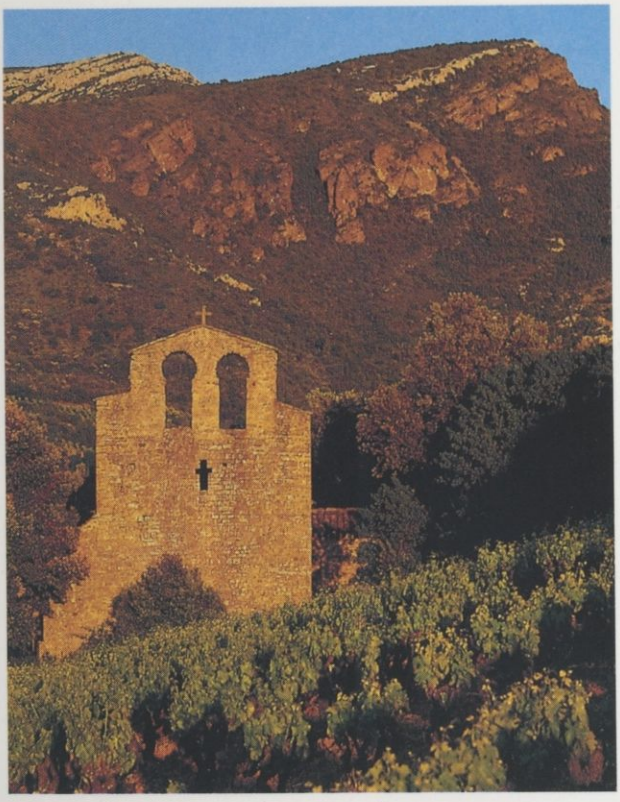
S° Y²
109,186

-PIERRE ALAUX



roman

L'ENCRIER RENVERSÉ

Éditions Hubert Laporte

1448352

JEAN-PIERRE ALAUX

L'ENCRIER RENVERSÉ

roman

8° Y2
109186

EDITIONS HUBERT LAPORTE

DL-03101992-29870

Distribution par Electre Transmission
22, passage Dauphine
75006 PARIS

© Copyright 1991
by Les Editions Hubert Laporte
Maisonneuve
24250 Saint-Martial-de-Nabirat

I.S.B.N 2-87797-042-6

Tous droits de reproduction interdits



" Les choses les plus personnelles sont les plus universelles. "

Elia KAZAN.

" Juger, c'est de toute évidence ne pas comprendre, parce que si l'on comprenait on ne pourrait plus juger. "

André MALRAUX - " Les Conquérants ".

A Sophie-Armelle,
qui m'accompagne inlassablement
sur mes chemins de traverse.

Du même auteur :

SI MON PAIS M'ETAIT CONTE (Editions ECHE - 1981)

A paraître :

MES OCEANES.

Ce livre est une œuvre de l'esprit. Ses personnages sont imaginaires. Leur ressemblance avec des personnes ou des faits existants ou ayant existé, serait purement fortuite.

Biarritz, 199.

L'océan généreux déverse ses flots d'encre noire sur une plage déserte balayée sporadiquement par les rais crayeux du phare du Cap Saint-Martin. La nuit est sans étoile. L'air est vide, dépressurisé. Le roulis lancinant des vagues ponctue le silence d'une aurore que l'on sait naissante. L'Hôtel du Palais dont la façade est éclairée par mille projecteurs ressemble à un décor de théâtre cartonné aux allures altières et affreusement baroques. Grande ouverte, la fenêtre de la salle de bains m'impose ce film dont la bande son est rayée. Puis, les images se font plus lumineuses. L'aube s'installe enfin.

L'eau du bain dans lequel je me love paresseusement tiédit. La mousse évacuée, un corps inerte s'offre à moi. Miroir déformant. Une angoisse soudain m'étreint. Je tire violemment le bouchon de vidange. L'eau savonneuse glousse dans le siphon. Je tressaille. Les poils de mes membres s'hérissent. Chair de poule. Mes dents claquent sans que je puisse maîtriser les convulsions de ma mâchoire inférieure. La vue de ma nudité me donne la nausée. Je crois bien que je vais débagouler.

Les faïences blêmes de la salle de bains, la robinetterie de bronze encrassée par le tartre, la baignoire de fonte émaillée au blanc douteux, le radiateur bancal repeint vingt fois d'un jaune pisseux, tout cet univers froid comme la mort me donne des hauts de cœur d'autant, qu'hier encore, j'y trouvais un charme suranné excitant mon imagination qui se plaisait à faire renaître les fastes de la bourgeoisie biarrotte aux temps bénis et glorieux de l'Impératrice Eugénie. Grandeurs et décadences.

Rompre avec le malaise naissant, renouer avec la réalité de cette fin de siècle, m'extirper de cette foutue baignoire, embrasser une bouffée d'iode, allumer la radio et offrir un visage illuminé à ce miroir au tain piqué par les ans. Combien de têtes poudrées avait-il vu défiler ? Combien nombre d'entre elles, à l'instar de Cocteau, lui avaient reproché de ne pas réfléchir avant de renvoyer une image qui n'était pas, à l'évidence, celle attendue tant il est vrai que la laideur offre un avantage sur la beauté : elle a souvent le mérite – pardon la cruauté – de durer jusqu'à ce que le miroir ne se brise.

Vacillant, je trouve les forces d'enfiler mon peignoir blanc, d'exposer mon faciès au dit miroir qui, peu rancunier, prend enfin soin d'afficher une tête qui n'est pas pour me déplaire. Je lui en sais gré, esquisse un sourire qu'il me renvoie aussitôt. Je me sens mieux. Le malaise s'est évanoui. Méthode Coué.

Réflexe radio. Europe 1. La pêche bleue. Pub. Goldman. Re-pub. Carillon. Six heures du mat. Le journal : Stéphane Paoli. Bonjour énergique. " La nouvelle est tombée cette nuit. Elle nous vient des Etats-Unis. On finissait par ne plus y croire... "

" ... En ligne, depuis Washington, notre correspondant permanent Benoît Laporte... "

Commentaires et analyses se succèdent. Flots de paroles. Scepticisme des uns. Témoignages d'espoirs des autres.

" ... Désormais, notre mode de vie ne sera plus comme avant. L'homme a fait reculer le spectre de la mort... "

Paoli bouleverse son édition, reléguant au second plan la chute vertigineuse du dollar, l'incident à la Centrale Nucléaire de Golfech dans le Tarn-et-Garonne et la première médaille d'or du jeune nageur français Loïc Porte.

" ... En raison de l'actualité, cette édition, vous le comprendrez, est entièrement consacrée à l'information du jour dont les répercussions sont capitales... "

Le ton se veut solennel. Des spécialistes, pontes en tous genres, défilent au micro de la radio de la rue François Ier. La rédaction est manifestement en ébullition. Des quatre coins de la planète, les réactions se multiplient, s'entrechoquent.

J'ai l'intime conviction d'être le témoin privilégié d'un fait historique. Pourquoi soudain, pensais-je à ce 21 Juillet 1969, où Albert Ducrocq, toujours sur Europe 1, commentait, haletant, l'instant pathétique où Niel Armstrong posait pour la première fois le pied sur la lune ? Le flash-back ne dure qu'une fraction de seconde.

La vacuité des lieux fait place à de larges bourrasques venant de l'Océan verdâtre. La lumière s'affaiblit. L'entracte est terminé.

Les battants de la fenêtre claquent. Le film mélo peut commencer. La musique métallique de la pluie sur la marquise de l'entrée agresse mes tympans. Une odeur de macadam fondu monte du boulevard Edouard VII. J'éteins la radio. La pression de l'averse s'intensifie. Une flaque s'est constituée sur le carrelage blanc. Je m'assois sur le rebord de la fenêtre, les rafales sournoises se glissent sous mon peignoir. Caresses tendres, délicieusement excitantes.

Fouetté par le grain, j'expose mon visage encore engourdi au terme d'une nuit sans sommeil. Regard perdu sur l'horizon qui, sous l'effet de la bruine, se rapproche insensiblement. Ma vue se trouble. La pluie se confond avec mes larmes. Même le phare de Saint-Martin me refuse à présent ses clins d'œil. Le jour n'en finit pas de se lever.

Cahors, 198.

Depuis une heure, invariablement, la télévision empilait clips sur clips. Les images devenaient accessoires, banales, un peu comme un tableau vivant accroché depuis des lustres dans un décor figé par le fardeau de l'accoutumance. Seules, les sonorités émanant de la boîte cathodique emplissaient l'appartement jusqu'à déborder dans la rue. Les fenêtres s'ouvraient sur les eaux placides du Lot ondulant l'ombre mauve du Mont Saint-Cirq.

Août languissait et les ardeurs estivales mollissaient. Les orages meublaient mes nuits. Passé le 15, dans le Sud-Ouest, le ciel pactise avec le diable et déverse nuitamment ses flots de grêle, criblant les récoltes matures avec pour maigre compensation le remplissage des citernes.

Clip noir et blanc. Cabrel liquide alors toute l'encre de ses yeux :

" Puisque l'on ne vivra jamais tous les deux
Puisque la morale parle pour eux,
Je voudrais te dire
Que tout ce que j'ai pu écrire
Je l'ai écris à l'encre de tes yeux. "

Matin badin. Traînasser d'un fauteuil à l'autre. Ranger les bouquins et revues éparses qui jonchent le parquet mal ciré. Allumer une cigarette dont le sort dérisoire sera de se consumer seule, dans un cendrier Dubonnet acheté cinq francs dans une brocante de pacotilles. Retarder le moment de la douche qui signera le début d'une journée où les vagabondages de l'esprit laisseront place aux obligations d'un enseignant à quinze jours de la rentrée scolaire. Démarche ultime : la quête du courrier. Jean, T-shirt, baskets, bondir dans la cage d'escalier. Félicitations à la vieille fille du premier pour son chapeau fleuri qui contraste singulièrement avec son cabas difforme avec lequel chaque jour depuis vingt ans elle arpente le marché de la Place des Laitiers. Pester enfin contre cette foutue boîte aux lettres dont la clé égarée m'oblige chaque matin à m'écorcher les doigts pour extirper un prospectus vantant les mérites d'une encyclopédie vendue par correspondance. Gabegie. Rien de pire pour gâcher un matin ensoleillé. Les quittances et autres enveloppes bleues produisent un effet analogue. Ce matin, une lettre postée à Manhattan. Geoffroy évidemment. Fébrile, je la décachette comme si elle eût contenu le billet gagnant du Loto. Il y a belle lurette que le bonheur ne s'écrit plus. La mère Sévigné s'est faite supplantée par le téléphone et le satellite.

Trois feuilles noircies au feutre sur papier vélin, l'écriture est désordonnée. Calligraphie cahotante, ponctuation improvisée. Cependant, aucune rature, comme si le contenu avait été livré d'un seul jet, sans atermoiements, sans retenue, sans fioriture. Des mots alignés, violents, impudiques comme jamais je ne les avais entendus dans la bouche même de son auteur.

Manhattan, 12 Juillet 198.

Thomas, excuse mon silence. Mes silences. Je ne t'ai habitué qu'à de grands silences même quand j'étais au plus proche de toi. Je me souviens être blotti contre ton torse, ne disant rien

parce qu'il n'y avait rien à dire. Mais toi tu ne disais rien non plus. Tu étais aussi coupable que je peux l'être aujourd'hui. Coupable de m'avoir laissé supposer que tu éprouvais autre chose que de l'amitié. Tu consentais ? Avoue ! Ou alors, m'acceptais-tu uniquement pour garder ma mère à tes côtés ? Es-tu le salaud qui hante mes nuits américaines, le tricheur qui jouait sur deux répertoires ? Es-tu celui-là Thomas ? Oui ou merde ? Auquel cas, sache d'ores et déjà que tu es un looser ! L'Atlantique qui nous sépare me renforce chaque jour dans cette conviction. A chaque fois que je rejoins mon père à New-York, mon détachement s'accompagne la nuit d'instants d'extrême lucidité. Ton jeu m'apparaît dans ton machiavélisme. Tu es un imposteur, un gigolo qui incarne tout ce que j'exècre. Bien sûr, tu rétorqueras que je subis l'influence de mon père. Sache qu'il intervient en rien dans ce que je t'écris ou je pense. Notre histoire n'a d'autres juges que nous deux. Pourquoi cette vérité m'apparaît-elle aujourd'hui dans toute sa cruauté. Peut-être parce que ton " petit mec ", est paumé ici. Paumé. Perdu tu entends. Corps et âme. Parlons corps. Depuis juillet, je ne dors plus et pour cause. Je passe sur les préliminaires d'usage car depuis ce matin, j'ai les résultats du labo : je suis " séro " Thomas. Je flippe parce que je sais que je suis foutu. OK, tu vas me dire qu'il y a l'A.Z.T. Qu'il faut que je fasse un bilan bio pour savoir où j'en suis avec mes globules blancs. Tout ça, je connais ! Ici, j'ai copain noir toxico branché héro qui est atteint. Il m'a tout dit sans que je lui demande quoi que ce soit. Il passe toutes ses nuits à tricker. Il dit que le compte à rebours a déjà commencé. Tu es, comme toujours, le premier à qui je fais cet aveu. Je t'interdis formellement d'en parler à quiconque. C'est mon problème et sûrement le tien. Sache que je te tiens responsable de cet état de fait, qu'il n'y a pas d'autre coupable que toi. Rassure-toi, je ne t'accuse pas d'être porteur du virus. Ton sida est plus pervers. Il a su m'ôter toute immunité face à ce désir, ce désir sexuel qui s'imposait à moi et auquel tu répondais, il y a encore quelques mois comme s'il avait été guidé par une seule et unique force que j'avais interprétée naïvement comme de

l'amour. Ne m'avais-tu pas dit que les désirs les plus profonds trouvent toujours un complice ? Tu étais ce complice en lequel j'avais toujours cru. Aujourd'hui, je reste convaincu de ta trahison. Vous êtes si bien sans moi à Bellegarde. Tu n'auras pas à m'éliminer. Je m'auto-élimine proprement avec la maladie du siècle. Toxico, homo ou hémophile, quelle version choisiriez-vous ? Quant à mon âme, toi prétendument attaché aux valeurs de l'au-delà, je ne crois plus en ma bonne étoile depuis le jour où ni maman ni toi ne vous êtes opposés à mon départ pour les States. Votre lâcheté, votre complicité, me donnent envie de gerber. Merde, je vous aimais. Je voudrais t'écrire que je t'aime encore pour que tu aies mal. Je t'en supplie, ferme ta gueule. S'il n'y a qu'un secret entre nous, ce sera ton silence.

Naturellement, je t'écris une lettre chaleureuse dans laquelle je confirme que je maîtrise parfaitement l'américain. J'ai hâte que mon stage se termine. Les Américains sont de gros porcs incultes et puritains de surcroît. Bellegarde me manque cruellement et je t'embrasse avec l'affection qui convient à deux garçons nourrissant une amitié loyale et virile. Geoffroy.

La sonnerie du téléphone claque dans l'appartement couvrant le son diffus du téléviseur. Je ne l'entends pas. Comme l'accusé sous le coup de la sentence prononcée par les jurés, une impression de vide m'étreint, le plancher se dérobe sous mes baskets, la gorge sèche, un fil d'acier cingle ma carotide. Vertige. Plus redoutable que la mort, c'est la proximité de celle-ci qui me paralyse, annihile tous mes membres. Ne pas crier, ne pas pleurer. Trois tranxènes. Dormir, dormir encore.